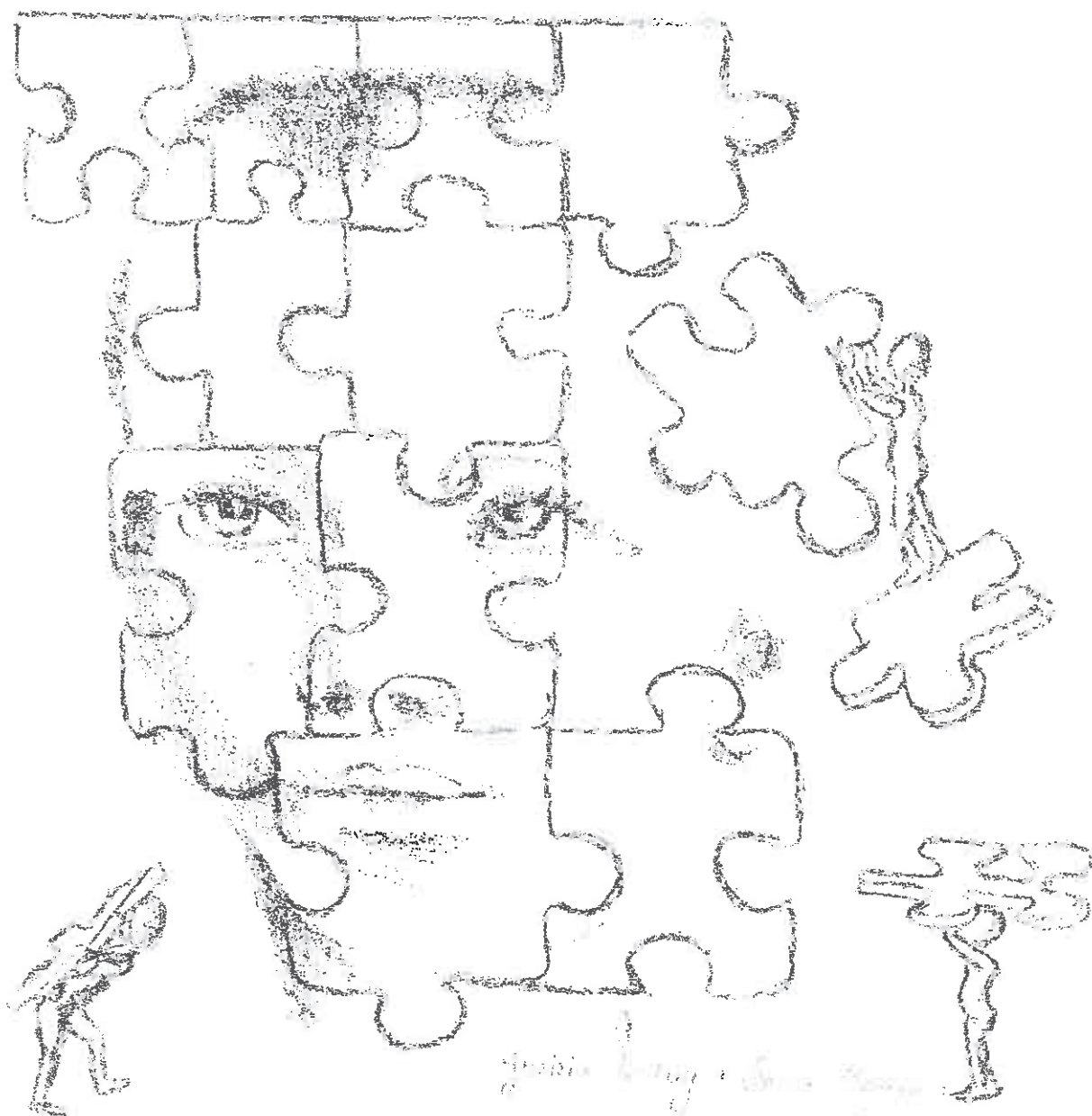


# Réunion de réflexion A.E.M.O. Bénévoles-professionnels

Jeudi 22 mars 2012



Le bénévole au carrefour  
des attentes des différents  
acteurs de l'accompagnement scolaire

Vannes, le 08 Mars 2012

Bonjour,

L'équipe professionnelle du service d'AEMO de VANNES, Monsieur Hubert HANGOUEY, chef de service, et moi-même, serons heureux de vous accueillir, avec l'ensemble des bénévoles, pour notre journée annuelle de « rencontre/formation » qui se déroulera au Restaurant « Le Petit Verger » - 56250 MONTEBLANC

Le jeudi 22 mars 2012 à 9 heures

Cette année, le thème qui vous est proposé est le suivant :  
« Le bénévole au carrefour des attentes des différents acteurs de l'accompagnement scolaire »

Vous trouverez ci-joint un texte qui nous servira de support pour cette journée. A partir de la lecture de ce document, et en rapport avec le thème, quels questionnements pouvez-vous apporter :

- Que représente pour vous la réussite scolaire ?
- Pensez-vous que la réussite scolaire puisse mettre l'enfant en difficulté ? Si oui, avez-vous des exemples concrets ?

Ce temps de formation sera suivi d'un repas au restaurant auquel vous êtes cordialement invité(e).

Comptant sur votre présence et dans l'attente de cette journée,

Veillez recevoir mes meilleures salutations.

Pour le Responsable du Dispositif,  
J.L. CARTRON  
Le Chef de service,  
H. HANGOUEY

P.S. : Vous voudrez bien confirmer votre présence au repas auprès du secrétariat avant le 14 mars 2012. Si vous avez un problème de transport, des voitures partiront du service vers 8h45

## **L'ÉCOLE, ENFERMEMENT OU LIBÉRATION ?**

L'école peut devenir la voie royale de l'intégration des enfants. Mais pour qu'elle prenne une telle signification, il faut que l'entourage désigne cette institution à l'enfant. Il faut que la famille signifie au petit, par ses mimiques attentives, ses sourires encourageants et ses récits édifiants, que cette maison est un lieu important de l'aventure sociale. Il faut que la fratrie et les compagnons de quartier adhèrent à cette signification et que l'école elle-même ne déçoive pas ces attentes. Quand les pressions affectives, amicales et intellectuelles entourent l'enfant, on constate que « les enfants d'immigrés réussissent plutôt mieux que ceux des sociétés d'accueil ».

Entre les enfants sauvés par l'école et ceux qui se sauvent de l'école, la différence provient surtout de la désignation familiale. C'est le travail de signification émis par l'entourage qui met en lumière l'école. Quand un père raconte son enfance douloureuse et suggère qu'avec l'école il aurait mieux vécu, il désigne à son petit le lieu de sa libération. Quand une mère encourage l'écolier et l'accompagne dans son aventure, quand certaines familles discutent des livres qui font bouillonner la culture, l'école entre à la maison et participe à la vie quotidienne.

Ce type de foyer est probablement le plus apte à participer à une culture où l'école organise les nouvelles classes sociales. L'étonnement vient des enfants qui attribuent « tout seuls » une telle signification à une institution ignorée ou méprisée par la famille. Je viens d'écrire « tout seuls », comme s'ils surinvestissaient tout seuls l'école pour lui donner un pouvoir de libération. C'est à voir !

Mon ami Eric a perdu sa famille pendant la Seconde Guerre mondiale. Il avait six ans quand il a été placé à la campagne dans une famille d'accueil. Après plusieurs années de confusion désespérée et de résultats scolaires lamentables, l'enfant s'est accroché à deux tuteurs de résilience : la gentillesse des paysans et les encouragements de Monsieur HUBAC, l'instituteur de l'école. En quelques semaines, la vie psychique est revenue chez l'enfant hébété par le malheur : l'endroit du bonheur, c'était l'école ! Quand l'instituteur a demandé qu'on l'inscrive au lycée, à une époque où moins de 3 % des enfants y allaient, la famille d'accueil a été surprise et amusée de l'avenir inattendu qui s'offrait à l'enfant. Quinze ans plus tard, Eric était reçu au concours d'une grande école et commençait une brillante carrière d'administrateur écologique. Aujourd'hui, on parle de son intelligence et de sa puissance de travail. Que serait-il devenu si Monsieur HUBAC l'avait négligé ou si sa famille d'accueil avait préféré le placer aux champs, comme cela se faisait pour les garçons de l'Assistance ?

L'exemple le plus connu est celui d'Albert CAMUS qui a dédié son prix Nobel à Monsieur Louis GERMAIN, l'instituteur qui l'a éveillé au bonheur de lire. Quand Camus a annoncé son succès à sa mère, elle a répondu que son pantalon était froissé et qu'elle allait le repasser. Le grand homme s'est déculotté. Il a compris qu'elle ne savait pas ce qu'était le prix

Nobel, mais il a gardé son affection et son admiration pour cette femme analphabète qui avait tenu tête pour que son fils aille à l'école, alors que son entourage souhaitait qu'il prenne n'importe quel petit métier. Tahar Ben Jelloun, lui aussi, a aimé et admiré sa mère illettrée. Il l'a tendrement questionnée afin de partager encore un peu l'histoire de sa vie, avant que la maladie d'Alzheimer éteigne son monde intime.

Il est plus difficile de comprendre comment certains enfants investissent l'école malgré les découragements de l'entourage. Mounir est un mal-parti de l'existence. Il passe sa petite enfance dans un milieu pauvre en argent et en paroles. Il fugue, se bagarre et vole, jusqu'au moment où on le retire à sa famille pour le placer dans un foyer. Que s'est-il passé avec cet éducateur qui, tout d'un coup, a mis l'éclairage sur l'école ? Subitement, Mounir devient très bon élève, il rattrape son retard, on l'envoie à Paris dans une prépa très convoitée. Sa personnalité alors se déchire ! Il est beau, provoque l'amitié, ses résultats scolaires sont excellents, mais sa mère lui téléphone chaque soir pour lui dire qu'il est un traître et ne pense qu'à lui, qu'il a abandonné sa famille et n'a même pas pris le train pour aller voir son petit frère qui vient d'être emprisonné ! Après ces paroles, Mounir ne parvient plus à se concentrer. Si, par malheur, il est reçu au concours d'une grande école, il se sentira traître à sa famille. Comment raconter à sa mère le cocktail de bienvenue et les bavardages élégants avec les patrons d'industrie ? Comment va-t-elle réagir, elle qui ne peut rien acheter après le quinze de chaque mois ? Comment parler à son frère du plaisir de lire, lui qui déteste les intellos ? Alors Mounir se sabote, il s'habille mal, met sa casquette de travers et marche en roulant des épaules, fier de ses origines. S'il réussit son concours, il sera honteux d'abandonner les siens et, s'il échoue, il sera honteux d'abandonner ses rêves. **Dans les deux cas**, il se sentira minable !

Le bon élève n'est pas forcément un héros, tout dépend de la signification que prend l'école pour sa famille. Beaucoup d'immigrés considéraient que leur seule dignité, c'était d'être durs au mal, courageux et de travailler sans se plaindre. Un homme, un vrai, accepte n'importe quel boulot et donne tout son argent à sa femme. Il est fier de sa souffrance muette et du bien-être de sa famille. Beaucoup d'immigrés italiens, portugais ou polonais, malgré la beauté de leur culture d'origine, considéraient que leur noblesse consistait à travailler dur pour leurs proches. « Seuls les filles et les pédés font des études », disaient ces hommes rugueux en donnant des coups de pied dans les livres. Malgré tout, quelques enfants ont étudié en cachette et sont devenus professeurs de français... pour la plus grande fierté de leur père ! *On peut si vite passer de la honte à la fierté et réciproquement.*

### **AFFECTIVITE ET PERFORMANCES SCOLAIRES**

La labilité (l'humeur changeante) des sentiments permet d'échapper aux intentions inconscientes des figures d'attachement. En Angleterre, dans les années 1990, il y avait deux groupes d'Antillais. Les uns regrettaient les

Antilles et vivaient dans la nostalgie du climat et de la beauté de leur pays d'origine : leurs enfants ont fourni un bataillon de déprimés, de cancre et de délinquants. Un autre groupe d'Antillais était heureux de tenter l'aventure en Angleterre : leurs enfants n'ont pas déprimé, ils ont appris de bons métiers et se sont bien débrouillés. **La proximité affective, l'attachement qui permet la contagion des émotions, donne un goût au monde que l'on perçoit.** En changeant selon les contextes affectifs, ce goût change la signification qu'on attribue aux faits.

Arièle s'étonne de la variation de ses résultats scolaires. Elle était très bonne élève jusqu'à cette nuit de 1942 où son père l'a réveillée pour la confier à deux dames qui l'ont emmenée au « dépôt des enfants de Denfert-Rochereau » à Paris. A l'Assistance publique, elle a été à l'abri des rafles antisémites. Il était interdit de parler dans les dortoirs. D'ailleurs, c'était impossible puisque sa voisine de lit changeait presque chaque soir. Arièle n'a pas compris pourquoi son père l'avait abandonnée. Son âme s'est gelée. Elle n'éprouvait plus le plaisir de lire, elle n'avait plus la force de se défendre, elle ne bougeait plus, elle se laissait faire.

Quand elle est enfin retournée à l'école, l'institutrice a soupiré : « Encore une de l'Assistance ! ». Sa voix n'était pas gentille. Elle n'a pas regardé l'enfant. « Je ne comprends rien du tout. Mais vraiment rien... Rien n'entre dans ma tête », dit Arièle. « Honte, Honte de moi de ne pas comprendre ».

En septembre 1945, après la guerre, la fillette retourne dans son école, rue de la Folie-Méricourt. Mademoiselle DUVAL, l'institutrice, la reconnaît et lui dit : « Il y avait 35 élèves dans la classe. A la rentrée, après la rafle du 16 juillet 1942, il ne restait que 8 petites filles non juives ».

Dès qu'elle retrouve son père et reprend la place dans son école, la vie mentale renaît en elle. « Curieusement, dès la première leçon, je crois comprendre... Est-ce bien moi ? » Instantanément, Arièle redevient première de la classe.

De nombreux enfants ont connu une telle expérience. **Bons élèves quand ils sont sécurisés, leur esprit se glace quand ils sont rejetés. Même quand l'agression n'est pas évidente, elle possède un grand pouvoir de destruction.** Un adulte pourrait peut-être entendre l'institutrice soupirer : « Encore un de l'Assistance ! » mais saurait-il voir qu'elle ne le regarde pas ? Pour la fillette, ce non-regard signifie : « Je veux que tu n'existes pas dans mon monde ». **La force d'aimer l'école s'acquiert dans l'entourage affectif.**

La culture du quartier joue un rôle important dans la désignation de l'école et dans l'attribution de sa signification. A l'intérieur des quartiers gouvernés par la drogue, la délinquance est une fonction adaptative puisqu'elle permet de participer à une activité commerciale. L'école n'y prend pas la signification d'un plaisir de penser, d'une préparation à la vie sociale ou d'une réparation de la blessure sociale de ses parents. Dans les favelas de São Paulo, les enfants qui acceptent de tisser un lien avec un danseur ou un guitariste pour préparer un spectacle de voisinage rattrapent rapidement leur retard scolaire. Mais ils sont méprisés par les petits garçons qui, en une seule soirée, gagnent plus que le salaire mensuel de leur père.

Pour ces derniers, l'école est méprisante, seul le flirt avec la mort est glorieux. Le fait d'aimer la mort leur donne un courage extraordinaire et une expérience de vie brève. Peu importe ! Ignorants, ne connaissant que les rapports de forces, ils sont admirés par les autres garçons et adulés par les filles. Ils ne craignent pas les adultes, gagnent beaucoup d'argent et le flambent avant de mourir.

Ces cultures de quartier font apparaître de nouveaux phénomènes : l'exclusion des pauvres blancs ! Les riches blancs, depuis plusieurs générations, habitent les beaux quartiers et fréquentent les écoles qui donnent accès aux bons métiers. Dans les quartiers pauvres autour des grandes villes, on constate depuis peu que les enfants de migrants (souvent colorés) s'intègrent mieux que les pauvres blancs de ces mêmes quartiers. Le fait d'être un enfant d'immigré est un stimulus douloureux, mais c'est un stimulus qui donne sens à l'école et force au courage, qui donne la fierté de soi. Avant les années 1970, les Arméniens et les juifs, quelle que soit la culture d'accueil, ont eu une réussite scolaire impressionnante malgré des conditions matérielles difficiles. Depuis les années 1980, les Asiatiques et les Antillais suivent le même chemin.

Les pauvres blancs de ces quartiers n'ont pas les mêmes raisons de supporter la souffrance. L'effort que demande l'école n'a pas la même signification pour eux puisqu'ils sont nés dans le pays. Ils éprouvent comme une injustice la discrimination positive qui donne aux colorés l'argent gagné par les Blancs de ce pays. La solidarité des immigrés, leur gaieté dans les épreuves, la réussite scolaire de leurs enfants ajoutent une humiliation à l'échec intellectuel et social des pauvres blancs. Ils se constituent alors en bandes très agressives, vulgaires et méprisantes, croyant ainsi réparer, par une violence extrême, la honte qu'ils éprouvent à se sentir inférieurs, eux qui se croyaient dominateurs !

L'immigration n'est pas un handicap scolaire, au contraire. De nombreux intellectuels ont eu des parents pauvres et peu cultivés, pour lesquels ils ont conservé une grande admiration, comme le racontent Camus et Tahar Ben Jelloun. Le principal handicap scolaire, c'est la déculturation des quartiers où les valeurs sont attribuées à la violence archaïque et à l'érotisation de la mort. Dans un tel contexte, la violence subie et surtout la violence vue provoquent des émotions non maîtrisables qui frôlent la déchirure traumatique. Dans ces cultures suburbaines, on trouve presque 20 % de familles monoparentales où le père, pauvre et débordé, ne sécurise plus ses enfants. Plus de 30 % de chômeurs de longue durée privent les enfants de la possibilité d'admirer leur père. L'absence de rituels culturels, où l'on s'habille pour aller au cinéma afin de rencontrer des amis et de se préparer aux joutes verbales qui suivent généralement un spectacle, diminue la possibilité de rencontres amicales. Dans de tels contextes socioculturels, les traumatismes se succèdent en cascade. Dans ces milieux déritualisés, l'angoisse et la dépression sont nettement plus fréquentes que dans les milieux pauvres mais cultivés.

Dans un milieu où il n'y a pas de salut en dehors de l'instruction, **un échec scolaire provoque une honte désespérante**. Jean-Luc était mort de honte parce qu'il avait échoué au concours d'entrée dans une grande

école. « Je suis une sous-merde », me disait-il en évitant mon regard. Mais dans une culture où il n'y a pas de salut en dehors de la famille, c'est le fait de ne pas se consacrer à sa famille qui provoque la honte. Dans la Jouteya de Derb Ghallef, près de Casablanca, on est fier de soi quand on se consacre à sa famille. On n'a pas honte de travailler dans une médina de pauvres où l'on vend de menus objets pour nourrir ses proches. Dans le terrain vague de la Jouteya, vingt mille habitants issus de l'immigration de l'intérieur, venus de Berrechid ou de Deroua, ont inventé un urbanisme de planches où l'on répare des matelas et où l'on vend de vieux livres, des montres et du poisson. Les hommes et les femmes qui s'installent dans cet espace sont fiers de donner leur travail à leur famille. « J'ai une première année de droit à l'Université Hassan-II et un diplôme de comptabilité à l'Institut Goethe. Mon père est malade. J'ai quatre petits frères et trois sœurs. Je suis heureux de vendre des meubles. » On entend aussi : « Mon père m'a donné cet espace. Ca aurait été humiliant d'y renoncer. Je préfère travailler dans le souk plutôt que dans l'entreprise où j'étais informaticien ».

Dans ce mode de socialisation, il n'y a pas d'exclus : « J'étais employé de banque avec cravate et diplômes. Je déprimais souvent. Maintenant, je retape des pneus, j'ai des amis, je parle, j'écoute les conteurs, je dors bien ».

A quelques minutes du souk, les Marocains européenisés sont riches et cultivés. La réussite individuelle organise leurs projets d'existence, mais quand ils échouent, ils meurent de honte. Dans la culture de proximité du souk, on se touche, on se parle et on s'entraide. **La notion de réussite prend une autre forme**, ce qui modifie le sentiment de honte.

**Extrait de « Mourir de dire, la honte »  
de Boris Cyrulnik**

"LE BENEVOLE AU CARREFOUR DES ATTENTES DES DIFFERENTS  
ACTEURS DE L'ACCOMPAGNEMENT SCOLAIRE A L'AEMO"

JEUDI 22 MARS 2012

**9H00**

- Accueil

**9H30**

- Ouverture de la journée par Jean-Louis CARTRON et Hubert HANGOUE

**9H40**

- Présentation du thème par Marie

**9h45**

- Travail en trois groupes

**11H15**

- Pause

**11H45**

- Compte rendu de chaque groupe  
Conclusion par Jean-Pierre

**12H30**

- Déjeuner



## Introduction

*Merci à toutes et à tous d'avoir répondu présent à notre invitation.*

*Bienvenue à Anne-Marie et Marcel qui viennent de rejoindre l'équipe de bénévoles de l'AEMO. Marcel (absent aujourd'hui), a déjà fait sa rentrée, il accompagne un enfant à Noyal-Muzillac, et pour Anne-Marie, c'est une première rencontre tant avec l'équipe des professionnels que des bénévoles.*

*L'équipe de bénévoles compte 21 personnes. Merci à Anne-Marie BERTRAND qui, bien qu'en pause cette année, se joint à nous aujourd'hui.*

*Je suis certaine que vous avez tous lu le texte de Boris Cyrulnik, extrait de « Mourir de dire, La Honte ».*

*Gilles et Jean-Pierre se sont joints à moi pour la préparation de cette journée. En introduction de nos réflexions, nous posons le postulat (principe considéré comme vrai, servant de base à un raisonnement) que l'intérêt de la réussite scolaire ne va pas nécessairement de soi.*

*La réussite scolaire ne représente pas la même chose pour chacun d'entre nous. Dans l'accompagnement scolaire à l'AEMO, toutes les représentations de chaque acteur se croisent (celles de l'école, de chaque éducateur, bénévole, enfant et parent).*

*C'est ce croisement des perceptions particulières qui va nous servir de support à notre réflexion d'aujourd'hui, quelques soient les concordances ou les discordances de point de vue.*

*Nous avons préparé trois groupes de travail ; chaque groupe rejoint une salle et nous nous retrouvons à 11h15 pour une pause, avant la mise en commun de nos réflexions.*

*Marie*

## COMPOSITION DES GROUPES

- **Groupe 1 – Animateur** : Sarah  
. Loulou, Marie-Claire, Jean-Louis, Simone, Brigitte, Jacqueline L., Nelly, Gilles et Jean-Louis C.
- **Groupe 2 – Animateur** : Yannick  
. Jacqueline P., Jean-Claude, Angélique, Michèle LE G., Michel, Anne-Marie H., Nadine, Jean-Pierre et Sarah (stagiaire)
- **Groupe 3 – Animateur** : Christiane  
. Anne-Marie B., Jean, Jean-Pierre LE L., Cécile, Marie-Annick, Jeanne, Anne-Marie G., Michèle LE B., Hubert et Marie

### Synthèse du Groupe 1 :

Dans nos représentations de la réussite scolaire que nous avons initialement, plutôt positive, la lecture du texte nous a surpris et a bousculé cette représentation.

La question du scolaire ne peut pas être indépendante du regard familial, chacun a sa définition de la réussite scolaire. Pour notre groupe, la réussite scolaire est en relation avec la réussite de sa vie dans tous les contextes, c'est-à-dire vie personnelle, vie professionnelle et vie familiale. On fait le constat que la réussite scolaire peut donner les moyens d'accéder à la réussite socioprofessionnelle à laquelle on aspire. Elle favorise l'accès à la culture, la capacité à la critique de soi et la capacité à faire des choix. Mais, ce peut être en décalage et se heurter à d'autres représentations qui peuvent être contradictoires.

L'exemple de Gauthier et Mélissa amené par Simone et Gilles d'une part, et Sarah d'autre part : la réussite scolaire peut être en adhésion ou en opposition aux valeurs familiales.

**Exemple de Mélissa** : Séparation conjugale de ses parents ; elle est dans l'entre deux, instrumentalisée et mise dans une position de responsabilité de l'échec du couple, conflit mère/fille, rupture.

Valeurs maternelles : la réussite scolaire de ses enfants qu'elle affiche comme une réussite de sa fonction maternelle d'éducation (ensemble de la fratrie en réussite). Mélissa se met en échec depuis deux ans, multiplie les passages à l'acte, incivilités, ne travaille plus. Pourtant, dès qu'elle met un petit coup de collier, elle réussit. Les enseignants savent qu'elle a les capacités. Ils envisagent un changement de collègue.

Plusieurs hypothèses :

- Réactions et oppositions aux projections maternelles (sujet de son échec et non objet de sa réussite)
- Distinction avec sa fratrie
- Pas de projection (désir de se construire, pas de sens)
- Panne dans son histoire.

**Exemple de Gauthier** : C'est un enfant de 10 ans qui montre des compétences mais qui, malgré cela, n'accède pas à l'apprentissage de la lecture. Ses grands-parents, à qui il est confié, l'assigne à une place identique à celle de sa mère : « Tu es comme ta mère, qui n'a jamais dépassé le CP ». On peut faire l'hypothèse qu'en étant en échec, il reste loyal à sa mère et la réussite serait une trahison. Il serait donc en adhésion à l'image qu'il intègre de sa mère.

Chaque bénévole a une représentation particulière en fonction de son vécu et de ses valeurs et l'enfant, lui, est au carrefour des représentations de chaque intervenant (bénévole, famille et enseignant), représentations qui se croisent. L'accompagnement scolaire a pour objet de relier, articuler et former un tout.

Chaque bénévole a une représentation différente et une appréhension particulière de l'approche de l'enfant dans le soutien scolaire :

- Position de dire, en se posant comme référence pour encourager au travail : « Il faut que tu aies un bagage minimum pour l'avenir ».
- Partir du désir de l'enfant pour le soutenir en essayant de le rejoindre au mieux.

## **EN CONCLUSION**

Au fond, le bénévole n'aurait pas nécessairement à coller aux représentations familiales mais prendre conscience des éventuelles discordances entre celles des parents et les siennes. C'est la prise en compte de ces écarts qui est susceptible d'ouvrir un espace dans lequel l'enfant peut s'impliquer personnellement et faire ses choix.

## **Synthèse Groupe 2 :**

La réussite scolaire :

- L'ambition des parents est que l'enfant réussisse sa vie, que l'enfant s'intègre dans la Société,
- La réussite scolaire est-elle une finalité ?
- L'environnement familial peut être porteur pour l'enfant.
- L'ascension sociale peut faire la fierté de la famille.

- La réussite est en lien avec l'affect, la relation. Une problématique familiale peut rejaillir sur l'enfant et le mettre en situation de conflit de loyauté en rapport avec la projection familiale.
- La concordance des regards de l'enseignement, de la famille, de l'environnement de l'enfant, favorise sa réussite. La discordance peut conduire à l'échec.
- Il est important d'accepter, de respecter la différence, savoir qualifier l'autre (éducateur, enseignant, parent) face à l'enfant.
- L'école apporte un bagage de connaissance qui conduit à un diplôme ou à une qualification et aussi à la culture.
- Aujourd'hui, beaucoup de jeunes en lycée ne savent pas ce qu'ils veulent faire, le système scolaire amène à la spécialisation. Les métiers d'autrefois ne sont plus aussi valorisants, de plus les technologies évoluent très vite.
- L'enfant doit s'autoriser à dire non au projet parental, à ne pas être fidèle, pas seulement dans le choix du métier mais aussi dans le choix de ses activités.
- Il ne faut pas confondre réussite scolaire et réussite de vie.

### **Synthèse Groupe 3 :**

Pour l'ensemble du groupe, thème passionnant à la lecture du texte pour certains, des bouffées d'émotion, en lien avec nos propres souvenirs personnels à l'école.

Aujourd'hui, il y a une stigmatisation de l'échec.

On accorde de l'importance à la formation qualifiante :

- Il faut aimer la formation choisie pour réussir,
- Ne pas y aller par défaut par rapport à ce domaine,
- Le contexte sociétal est important, il a évolué.

Le goût pour l'école dépend du milieu où l'on se trouve. Dans certains milieux, l'école n'est pas toujours valorisée, cela peut impliquer des soucis dans la transmission ou des blocages (exemple : des parents qui ne savent pas lire).

Pour exemple, Anne-Marie : Flora n'acceptait pas d'apprendre plus que sa mère. La réussite, ce n'est pas forcément dans les acquis, dans la norme.

L'évolution psychologique apporte des regards supplémentaires, cela complexifie, cela a du bon, cela met du sens.

### **La réussite scolaire st une réussite dans la vie. La réussite scolaire pose la question : « On a envie de quoi ? »**

S'épanouir, cela peut passer par le savoir, l'obligation du savoir peut créer de l'écart avec l'équilibre personnel.

Les difficultés dans la réussite scolaire : Est-ce que c'est le projet de l'enfant ? Il est nécessaire que l'enfant soit impliqué dans un lien d'épanouissement.

Réussite va parfois avec pression, cela ramène la question des redoublements.

Importance de la notion du temps : le temps de l'enfant n'est pas forcément le temps de l'école. Les rythmes scolaires sont orientés vers l'économique. Dans certaines régions, l'enseignement se heurte à de la passivité (chez des élèves), le projet de vie ne passe pas toujours par l'école. Cette passivité peut être créée par la télé, l'ordinateur, ils apprennent à prendre gratuitement et ne se mobilisent plus.

Dans certains familles, il y a un enjeu pour l'enfant d'apprendre plus que ses parents.

Il y a parfois un sentiment de honte de l'histoire des parents qui remonte.

L'école est le premier lien de socialisation, de réussite mais aussi de maltraitance et d'échec.

Une référence pour la réussite va parfois avec gagner beaucoup d'argent et parfois, en en faisant le moins possible. Exemple de Nora : écart entre son projet et le projet réussite argent de ses parents.

Certains enfants ont beaucoup d'angoisses dans la vie d'aujourd'hui (crise économique, les évènements, l'écologie,...).

L'école devrait être un lieu neutre.

Etre tête de classe peut aussi mettre en difficulté dans la réussite scolaire parce que ces enfants sont perçus trop différents des autres.

Il y a toujours un lien entre réussite scolaire et équilibre personnel.

## **Un thème passionnant**

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

## CONCLUSION par Jean-Pierre

L'usage et la convention veulent que la réussite scolaire soit une quête nécessaire pour la réalisation des enfants. Nous avons pensé au thème de cette journée à la suite de la lecture du livre « Mourir de dire – La honte » de Boris Cyrulnik, d'autant plus que plusieurs d'entre nous avons expérimenté des phénomènes inverses où la réussite scolaire pouvait s'insinuer dans une problématique.

Cela m'a rappelé une histoire vécue dans une institution du Finistère dans laquelle j'ai travaillé il y a quelques années. Il s'agit d'un jeune de 15 ans, placé dans ce centre école à la suite de troubles de comportement et plus particulièrement de vols de voiture. A la suite d'un préapprentissage, il réussit un apprentissage tout en affichant une conduite très adaptée pendant deux ans et demi. Satisfait de ce cheminement individuel, scolaire et professionnel, les membres de l'équipe éducative ont souhaité inviter les parents afin de partager avec eux cette réussite pour préparer un retour de leur fils à la maison.

Le jeune, accompagné des référents éducatifs, apparemment satisfait, a fait visiter à ses parents les ateliers, la classe et le lieu de stage. Hors, le soir même, nous étions interpellés par la gendarmerie qui avait arrêté le jeune sur la voie express Quimper/Brest.

Nous restions interloqués face à la nouvelle du passage à l'acte de ce jeune en pleine réalisation scolaire et personnelle, à la suite du partage de sa réussite avec ses parents qui eux-mêmes se sont montrés très satisfaits.

Quelques soient les interprétations que nous pouvons en faire, ce genre d'évènement ne peut que nous rendre interrogatif. De même, plusieurs d'entre nous ont été confrontés à la fixation et à l'insistance de parents quant au travail scolaire au point d'en devenir quelque peu maltraitants, jusqu'à instiguer, en réaction, un échec de leur enfant.

Dans chacun des trois groupes a été différencié réussite scolaire et réussite de vie. Si le désir de réussite scolaire pour ses enfants est une quête honorable, celui-ci peut se métamorphoser en son contraire si ce désir parental, professionnel ou autre se traduit de manière compulsive en insistance, en quasi impératif catégorique à l'endroit de l'enfant.

Dans les groupes, d'aucun a pu aborder cette question en se glissant à la fois dans la peau de l'enfant et du parent qu'il nous a été ou qu'il est encore. A partir de là, il est noté que l'enfant scolarisé est plus pris en compte dans sa globalité. De même, l'aspect personnel, psychologique de l'enfant, est plus fréquemment pris en compte dans le registre scolaire.

Ainsi située, la réussite scolaire, cantonnée à sa position de moyens (et non de finalité) pour accéder à un bien-être (réussite de vie en quelque sorte), semble avoir la faveur de la majorité d'entre nous.

Au fond, à l'instar de ce que mentionne un article récent de la revue « Books » sur le soutien scolaire : réussir scolairement, ce serait certes développer l'ensemble de nos compétences cognitives, mais il s'agirait essentiellement d'accroître notre esprit critique. Et ce serait une telle finalité qui nous permet de structurer nos choix personnels comme chaque rapporteur a pu le faire remarquer. Or, un enfant peut d'autant plus parvenir à faire ses choix que cela lui est autorisé.

S'il est important de souhaiter une certaine fidélité des enfants aux valeurs que, nous parents, nous adultes, leur transmettons, il s'avère tout aussi nécessaire de les autoriser à être relativement infidèles à ce que nous sommes susceptibles de programmer pour eux. C'est cette nécessaire ambivalence qui laisse place au désir et à des choix personnels et professionnels à partir de cette réussite scolaire qui, dès lors, ne se traduit plus en Absolu impératif.

Notons de plus que certains d'entre nous soulignent l'idée que les adultes ont le devoir de préserver leurs enfants de s'aliéner à un désir de réussite qui se réduirait à alimenter la fierté parentale, ou à réparer une honte, une blessure ou un sentiment d'échec.

En finalité de cette journée, nous pourrions nous accorder sur l'idée que la réussite scolaire consisterait à fournir les moyens afin que nos enfants se réalisent au mieux, à la suite d'un double deuil : deuil des parents du fait que leurs enfants soient l'objet de leur programmation narcissique et deuil de l'enfant d'avoir à se loger à tout prix dans de tels désirs parentaux.

A partir de là, chaque élève, chaque enfant ayant développé suffisamment « son esprit critique » peut en finalité se construire, se structurer à partir des multiples références qui lui sont offertes.